

La Factory

Molly

La Factory

Éditions BLEU BLANC NUIT

© Éditions BLEU BLANC NUIT
102 avenue de la république
14640 Villers-sur-Mer

ISBN : 979-10-227-8948-6

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

YCARE

À fleur de terre, seul au milieu de ce champ de bataille, je peine à rester en vie, à garder les yeux grands ouverts et le cœur intact. Depuis combien de temps suis-je allongé là en position latérale de sécurité ? Depuis quelques secondes ? Quelques minutes ? Quelques heures ?

...Une durée proche de l'éternité...

Joue droite plaquée au sol, une paralysie m'envahit. Je sens mon corps flotter et perds toute notion de temps et de douleur. Mon cerveau est à l'arrêt, je discerne le monde de travers, c'est indéniable, cette vie ne m'octroie ni repos ni trêve.

De nouveau, ta main serre la mienne, tu me maintiens à la terre ferme, tu es mon point de repère, mon fil rouge, mon lien dans ce bas

monde. Tu m'empêches de divaguer, de prendre trop de hauteur. Tel un cerf-volant, de temps à autre, tu me perds, tu lâches la bride puis tu me rappelles à toi de peur que je ne me disperse de trop. Tes yeux couleur feu m'électrisent, tes iris me réaniment, ils me gardent en vie. Je plonge dans leurs nuances, dans leur immensité, je passe des zones claires aux zones sombres : du jaune au noir, du soleil à la lune, du jour à la nuit, de la vie à la mort. Je tombe dans leur cratère, j'atteins tes pupilles...

Abasourdi, je ferme les yeux. Tu disparaîs. J'ouvre les yeux, ton visage réapparaît. Tu es bel et bien là, au sol, face à moi à me chuchoter d'être fort, tu me sommes de ne pas lâcher prise, pas maintenant, pas comme ça. Je prends le temps de te regarder, le temps de me retrouver. Ta présence m'apaise, je te crie tout mon amour, mais tu ne m'entends pas. Sous mes doigts, sous leurs mouvements imaginaires, je parcours tout ton être ; ton front est toujours aussi lisse et tu as gardé ton nez de bébé, ce nez rond et minuscule. Malgré ton effroi, ta bouche reste celle que j'ai connue : expressive et riieuse. Ton menton a conservé cette même

fossette d'antan, à son tremblement, je ressens toute ta peine, toute ta torpeur. Et ces cheveux ! J'en avais presque oublié leur éclat, ce jaune blé qui ravive tous mes sens, qui décuple mon instinct de survie. Instantanément, tu redeviens ma *Boucle d'or*, cette petite fille à la chevelure d'ange. Chaque boucle, chaque reflet couleur miel est une invitation aux rêves et à la féérie. Comment ne pas tomber amoureux de ces brins de paille recouvrant l'ensemble de ta nuque et venant délicatement mourir sur tes épaules ?

Retour à la réalité, à ma réalité, et me voici saisi par le parfum de ta peau pêche abricot. Tout en douceur, cette odeur s'évapore, je disparaissais avec elle, je te laisse là, seule. Je hurle en silence, je suis aphone et de nouveau la force me manque. Je baisse la garde, je perds le fil, je le romps dans l'espoir de quitter précipitamment cette terre aride et brûlante. Tu es là encore et toujours, à mes côtés, à me rappeler d'où je viens et où est ma place.

Tes mains deviennent mon seul chemin, grâce à elles, l'avenir m'appartient, mais épuisé, je me vide, j'attends que l'on vienne me sauver ou bien me délivrer. Mes yeux s'ouvrent quelques instants, juste le temps de consulter ma montre et ce cadran qui m'indique que deux heures viennent de s'écouler. Mon corps reste engourdi et ma joue droite reste gelée par la fraîcheur de ce sol. Ta main, ton front, ton nez, ta bouche, ton menton, tes cheveux ne sont plus qu'un lointain souvenir à présent. Des sons inaudibles parviennent à mes oreilles, ton absence me revient en plein visage.

Un an s'est écoulé en une fraction de seconde et deux battements de cils plus tard, me voici trois cent cinquante-six jours en arrière, la durée depuis laquelle le sommeil n'existe plus, même plus en rêve. Tu as grandi sous une mauvaise étoile, sous un ciel qui ne voulait pas de toi. D'entrée de jeu, tu as eu les mauvaises cartes, celles que l'on masque sans même chercher à les dévoiler, ton sort était jeté, ton destin tout tracé. Ma *Boucle d'or*, je me souviens de ce surnom que je t'ai choisi le jour de tes dix ans, le jour

où les médecins ont décidé d'anéantir ta vie en même temps que la nôtre, c'est en ce jour que tu n'as plus jamais voulu croire aux contes de fées. Dans ta robe de princesse, la vie t'a rappelé que ton temps était compté, que ton être n'était qu'un prêt des plus éphémères. Malgré ton jeune âge, tu as pris conscience bien avant l'heure que les balafres et les entailles étaient en train de remplacer les fées et les paillettes. 16 h 23, ton visage d'ange dissimulé derrière les flammes de ce satané gâteau d'anniversaire, ton instinct te pousse à lever les yeux au ciel, à chercher un souffle nouveau. Ta main gauche sur la poitrine, ton cœur petit soit-il s'est mis à dérailler, la terre s'est dérobée sous tes pieds et de ton poids plume, tu as rejoint le sol sous nos yeux effarés.

Durant les dix années qui ont suivi, tu as bravé la vie telle une championne, jour après jour, annonce après annonce, espoir après désespoir. Les médecins t'ont offert quelques années à vivre, le temps pour nous de t'aimer à n'en plus finir. Ta maman et moi, nous respirions pour trois, nous vivions pour toi. Pour le corps

médical, il était vital que tu te ménages, que tu épargnes ton cœur de toute turbulence, quitte à vivre avec indolence. Ce mot ne faisait pas partie de ton vocabulaire, très vite, tu as compris le sens de la vie, tu as fait de chaque instant une fête. Tu connaissais mieux que personne les obstacles qu'il te faudrait franchir, tu as croqué la vie à pleines dents, nous rappelant constamment que :

*Vivre, ce n'est pas seulement respirer...
c'est aussi avoir le souffle coupé...*

Nous avons tant rêvé de pouvoir un jour, t'ôter ce cœur de cristal pour un cœur de pierre, rêvé de t'offrir l'éternel à l'éphémère. Cet autre organe t'aurait épargné toutes souffrances, il t'aurait désensibilisé à la douleur, t'aurait rendu inhumaine, mais nous aurait à tous, évité ce déchirement. Ton ventricule gauche sonnait faux, faisait des siennes, travaillant le minimum nécessaire, par fainéantise peut-être. Ce bout de chair, ce vampire, ce monstre voulait ta peau. Avare et égoïste, il a exercé sa fonction avec beaucoup de désinvolture et nous a menés

d'un rythme décousu et chaotique d'une valse à un tango. Malgré notre plus grande vigilance, cette bombe a implosé dans ta poitrine, sans bruit aucun et à l'égard de tous. Impossible de la désamorcer, il était trop tard, le compte à rebours était lancé, tu étais déjà en train de te défragmenter...

10... 9... 8... 7... 6...

Que dire de ce cœur qui était à bout de souffle ? Tu as bravé les montagnes et traversé les tempêtes, maintenu ton cœur en éveil grâce à ta seule volonté, grâce à ta foi en la vie et en l'amour. Malheureusement, nous n'avions pas imaginé que tu allais faire partie de ces un à trois pour cent de femmes touchées par cette maladie des plus méconnues : la cardiomyopathie de Tako-Tsubo, ce mal poétiquement appelé « le syndrome du cœur brisé ». Est-ce un mythe ou peut-on réellement mourir d'un chagrin d'amour ? Cet homme est-il la cause de ton départ inopiné ? Est-ce possible que cet être t'ait coupé le souffle à t'en priver indéfiniment ? Je maudis ce tout dernier souffle, celui